

LA COUR
CARNETS DE
CAMPAGNE DES
MIRACLES



Michel

ONFRAY

L  Éditions de
bservatoire

La Cour des miracles
Carnets de campagne

Michel Onfray

La Cour des miracles

Carnets de campagne

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-0012-3

Dépôt légal : 2017, juin

© Les Éditions de l'Observatoire/Humensis
et les Éditions Flammarion, 2017

170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

À *Frank Lanot*

« Si l'on considère comment tous les grands évènements politiques, de nos jours encore, se glissent de façon furtive et voilée sur la scène, comment ils sont recouverts par des épisodes insignifiants à côté desquels ils paraissent mesquins, comment ils ne montrent leurs effets en profondeur et ne font trembler le sol que longtemps après s'être produits, quelle signification peut-on accorder à la presse, telle qu'elle est maintenant, avec ce souffle qu'elle prodigue quotidiennement à crier, à étourdir, à exciter, à effrayer ? Est-elle plus que la fausse alerte permanente qui détourne les oreilles et les sens dans la mauvaise direction ? »

Nietzsche,
Opinions et sentences mêlées, §321.

Introduction

Rire pour n'en pas pleurer

Votez Voltaire !

Quand on *croit* à la politique, on a la manie du prie-Dieu, de la messe, du sermon, des excommunications, de l'eau bénite, du catéchisme, du bûcher, du bouc émissaire, du bréviaire, des burettes, des oraisons, mais surtout : des genuflexions.

Quand on *n'y croit plus* et qu'on est devenu, comme moi, un athée de la politique, on devient libre. Dès lors, on voit comment le cinéma politico-médiatique s'y prend pour nous faire croire qu'un changement d'homme apportera un changement de politique alors qu'il n'en est rien : il était évident depuis des mois que le nouveau président de la République serait un pion de l'État maastrichien. Le mécanisme consubstantiel à cet État est programmé pour ça.

On pouvait, comme moi, ne pas se plier à ce simulacre de démocratie, ne pas prendre au sérieux cette palinodie, et refuser de se déplacer pour aller à la pêche comme on dit, tout en montrant pour

cette mascarade l'intérêt que manifeste le philosophe quand il voit sortir un lapin du chapeau et qu'il se demande non pas quel prodige rend cette chose possible, mais quel truc y-a-t-il pour que cette bestiole apparaisse !

Regarder cette campagne en voltairien et la raconter au jour le jour n'en demeure pas moins un geste politique : car déchirer le voile des fictions contribue au démontage de la servitude volontaire.

Qu'est-ce que regarder en voltairien ? C'est ne pas regarder en rousseauiste. Guère plus avancés, les fâcheux diront : qu'est-ce que ne pas regarder en rousseauiste ? Et ils auront raison.

Je leur répondrai : un rousseauiste regarde le monde avec les œillères idéologiques de celui qui a moins le souci du monde que la passion des idées qui disent le monde. Rousseau portait des lunettes idéologiques qui lui faisaient prendre ses désirs pour une réalité plus vraie que la réalité. Il dispose de nombre de disciples en France, mais aussi sur la planète. Car Rousseau est une névrose...

C'est dans l'ordre ontologique des choses que les hommes préfèrent des illusions qui les sécurisent à des vérités qui les inquiètent. Rousseau est le philosophe des Peter Pan bloqués sur leurs dix-sept ans, car on n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans – même s'il faut rester fidèle à cet âge des saines colères. Mais ceci est une autre histoire... S'il y a lieu, l'heure venue de l'autobiographie, j'en ferai peut-être un jour le récit.

Voltaire est le penseur qu'on déteste à l'âge de passer son bac parce qu'à cette heure des premiers poils au menton, on ne connaît rien au monde alors que Voltaire en a fait le tour. En revanche, on aime Rousseau qui, à l'âge d'être père, et pendant qu'il abandonne ses enfants à l'assistance publique, appelle maman la femme avec laquelle il couche...

Rousseau n'a d'yeux que pour Sparte et sa société militariste, misogynie, viriloïde, anti-intellectualiste, phallocrate, agressive, belliciste ; Voltaire a les yeux de Chimène pour la liberté, le bon sens, le raffinement, la drôlerie, l'ironie, l'humour, la joie, la dérision, mais aussi les huîtres, le champagne, la conversation, la lecture. Le premier débouche sur la place dite de la Concorde où l'on décapite ; le second, sur un sourire édenté immortalisé par le buste de Houdon. L'un a du sang sur la conscience ; l'autre, l'écho de rires inextinguibles.

Je fus rousseauiste à vingt-ans ; la vie m'a converti à Voltaire. Mais, Rousseau manquant d'humour et Voltaire d'idéal, j'ai souhaité n'être disciple ni de l'un ni de l'autre, mais de mettre de l'eau ironique voltairienne dans le vin pur rousseauiste. Rousseau a raison de penser en regard de l'idéal, mais tort de ne pas rire plus ; Voltaire a raison de philosopher à partir du réel, mais tort de renoncer à l'idéal.

Je garde du rousseauisme la nécessité d'un idéal et il reste pour moi libertaire ; j'apprends de Voltaire qu'il faut admettre que le réel a lieu et qu'il faut penser avec lui, tout en riant de l'éternel abîme creusé entre le ciel des idées et la boue de la réalité.

Cette *Cour des miracles* est un exercice voltairien ; en tant que tel : français, très français. Quel pays étranger pourrait acheter les droits de ce livre pour le traduire ? Il mélange avec déférence et moindre talent le goût du portrait tel que les moralistes le pratiquaient à l'époque du Grand Siècle : les fameux *Caractères* de La Bruyère par exemple, les cruautés philosophiques des *Réflexions* de La Rochefoucauld ou, au siècle suivant, les anecdotes rapportées par Chamfort dans ses *Maximes*, un penseur qui entre dans la Révolution française par l'idéal et en sort en s'ouvrant les veines.

Il y a dans ces chroniques écrites au jour le jour de l'ironie et de l'humour, de la mauvaise foi et de la polémique, du trait outrancier et de la moquerie, de la satire et du quolibet. Face aux politiques, c'est ce qui nous reste depuis que, sans vergogne, ils nous ont tout pris...

À l'heure où, sous prétexte d'être Charlie, en matière de comique les passions tristes n'obéissent bien souvent qu'à elles-mêmes et ne sont la plupart du temps que des occasions d'effectuer des variations sur le thème de la haine, je souhaite que ces passions gaies (l'humour et la raillerie, la drôlerie et la plaisanterie, la farce et la guignolade, le rire rabelaisien et la facétie swiftienne) nous permettent de rire de ce qui, sinon, ne mériterait qu'une seule chose : qu'on en pleure...

1

La marinière du mauvais garçon

Les brassières de Montebourg

Dimanche 24 juillet 2016

Jadis, à Frangy-en-Bresse, Montebourg organisait une Fête de la rose ; aujourd'hui, finie la rose, la Fête est devenue Populaire. Naguère, il buvait un coup et entamait, un peu éméché, le ban bourguignon ; cette année, les caméras le montrent buvant de l'eau plate.

L'homme qui est allé au gouvernement pour défendre une politique qui n'était pas la sienne, il le savait, s'est étonné qu'il soit allé au gouvernement pour défendre une politique qui n'était pas la sienne.

Montebourg a probablement cru qu'il était appelé au gouvernement pour faire la politique dont il dit depuis peu que c'est la sienne après avoir très longuement défendu celle de François Hollande. S'il l'a cru, il est niais ; s'il ne l'a pas cru, il est cynique. Rien d'ailleurs n'empêche qu'il soit les deux.

Cet homme qui, avec Benoît Hamon, s'est fait mettre à la porte par Hollande n'a de cesse de dire qu'il a démissionné ! Notre époque sans mémoire oublie qu'il transforme ainsi un congédiement en acte de résistance, qu'il fait de ce qu'il a subi hier une chose qu'il prétend aujourd'hui avoir choisie : le domestique viré par son châtelain s'imagine un passé de Jean Moulin afin de s'écrire un futur de général de Gaulle.

Pour ce faire, l'homme qui a voté « Oui » à Maastricht, et qui a ainsi montré, comme Mélenchon qui a fait de même, qu'il n'avait aucun sens de l'histoire, efface ce passé d'apparatchik socialiste pour se présenter comme ce qu'il serait depuis qu'il s'est imaginé un destin présidentiel : un homme de gauche antilibéral.

Ce faux gentil garçon, vraie couleuvre, qui a fait carrière toute sa vie, moins une poignée d'années, dans les couloirs du Parti socialiste (auquel il appartient toujours...) jusqu'à son poste de ministre, pose aujourd'hui en rebelle.

Rien de mieux, pour ce faire, que de jouer sur l'image de la brassière du marin : blanche, rayée bleue, elle est associée au mauvais garçon, car le vêtement rayé, ce fut celui du bagnard, du marin alcoolique, tatoué et bagarreur, ce qu'il n'est pas, une femme dans chaque port, ce qu'il ne doit pas être non plus. Du moins je crois.

C'est aujourd'hui le vêtement de Montebourg en une du *Parisien magazine*. À cette fête qui a cessé d'être socialiste pour devenir populaire, Montebourg